L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 26 FEVRIER 1888.

L'ARTILLERIE.

Accumulation de troupes sur les frontières. — La force brutale. — Accroissement de la proportion : d'artillerie dans l'armée allemande. — Retour sur le passé. — L'artillerie française de 1792 à 1815. — Réductions intempestives. — L'artillerie française et l'artillerie allemande en 1870.

Pendant que peuples et gouvernements protestent à l'envi de leurs intentions pacifiques, les bataillons, les escadrons et les canons s'avancent les uns au-devant des autres d'un mouvement lent mais continu, et, par mesure de précaution amicale, des troupes appelées de l'intérieur de chaque pays se massent sur les frontières. Sans nous occuper pour le moment de ce qui se passe au loin, regardons de l'autre côté de notre frontière de l'Est : nous y verrons l'œuvre d'un grand état-major qui marche vers son but avec persévérance, bien certain de ne pas être troublé par les vicissitudes parlementaires, et de ne pas voir les fantaisies plus ou moins excentriques d'un ministre de passage se substituer à des plans longuement et sagement médités.

Constant dans ses visées, persistant dans ses procédés d'exécution, cet état-major a si bien travaillé qu'il a réuni dans la seule région d'Alsace-Lorraine 59 bataillons d'infanterie ou de chasseurs, 44 escadrons de cavalerie, 24 batteries attelées, 7 bataillons d'artillerie de forteresse, comprenant sur le pied de paix, avec les effectifs renforcés, 58,357 hommes, 9,266 chevaux et 132 pièces attelées. Une division entière, non comprise une brigade bavaroise, est à Metz; une autre, renforcée d'une brigade badoise, est à Strasbourg ; une troisième est répartie dans des garnisons intermédiaires, de manière à couvrir la communication directe entre Strasbourg et Metz. Si l'on ajoute aux troupes d'Alsace-Lorraine celles qui se trouvent dans les autres régions limitrophes de la frontière (Prusse rhénane, Palatinat, grand duché de Bade,) on arrive au total de 86,717 hommes, 15,105 chevaux et 230 pièces attelées. Ce qui caractérise surtout le travail du grand état-major allemand, c'est l'accroissement donné aux forces de première ligne par l'institution des divisions de réserve entrant dans la composition des armées, mûfiés, comme les divisions actives, de cavalerie, d'artillerie et de tous les services accessoires, et formées avec des hommes de la landwehr. C'est enfin l'accumulation de l'artillerie. Pendant la guerre de 1870, chaque corps d'armée comprenait deux groupes divisionnaires de quatre batteries montées et deux groupes d'artillerie de corps, l'un de quatre batteries montées, l'autre de trois batteries à cheval susceptibles d'être en partie détachées ; soit en tout 90 canons. Depuis la guerre, l'artillerie de corps comprenait 6 batteries montées, plus une ou deux batteries à cheval, non compris les batteries détachées, soit, pour tout le corps d'armée, 90 ou 96 canons. L'artillerie de chaque division se composait actuellement de deux groupes de trois batteries, et l'artillerie de corps, conservée en principe, sans que l'on en connaisse officiellement l'effectif, paraît devoir conserver tout au moins sa composition actuelle, ce qui donnerait pour l'artillerie d'un corps d'armée un total de 20 batteries ou 120 canons.

Cet accroissement donné à l'artillerie, et principalement à l'artillerie divisionnaire, se rapporte au système adopté par les chefs de l'armée allemande : écrasement de l'adversaire par la masse des combattants. Le temps à s'assurer vres savantes est passé, disent-ils ; elles sont impossibles avec les effectifs énormes qui doivent s'accumuler sur des espaces relativement restreints. En outre, l'augmentation de l'artillerie leur semble justifiée par la nécessité de soutenir des troupes qui seront de qualité secondaire. Il est assez singulier que ce soient là précisément les deux causes du développement énorme qu'avait pris l'artillerie, à la fin des guerres du premier empire, dans les armées française et étrangères. A ce point de vue, il n'a parti intéressant de jeter un regard sur le passé et de rechercher comment la force numérique de l'artillerie s'est progressivement développée depuis 1792 jusqu'en 1815.

Dès le début de la Révolution, l'artillerie opposa un obstacle invincible aux progrès des armées coalisées contre la France, et mérita ainsi la reconnaissance de la nation. Comparée à l'infanterie et à la cavalerie, la composition de cette arme était moins aristocratique, car la grande noblesse fuyant un service où le travail était en honneur et où la faveur ne suffisait pas pour conférer les grades, sa composition était plus libérale, puisqu'en plein dix-huitième siècle, l'élection y présidait à une partie des choix ; les liens d'une estime mutuelle y rapprochaient davantage les officiers et les sous-officiers, ou plutôt les talents du corps d'officiers, universellement reconnus inspiraient le respect et l'obéissance. Tandis que l'émigration, les dénonciations, les destitutions et les démissions éclaircissaient les cadres de l'infanterie et ceux de la cavalerie, ceux de l'artillerie restèrent presque intacts. "Les régiments de l'artillerie, dit Jomini, sont les plus nombreux pas, à la Révolution; toutes les alternatives d'institutions qui tourmentèrent les cadres des autres armes ; c'est qu'il y avait un fonds d'hommes et de doctrines de guerre dont l'ancien régime pouvait s'enorgueillir et que la nouvelle armée adopta avec confiance, presque avec ostentation."

Un réformateur illustre, Gribeauval, après une lutte opiniâtre contre la routine, avait organisé le personnel de l'artillerie aux armées en divisions régulièrement constituées, et l'avait doté d'un matériel nouveau, plus léger et plus mobile que l'ancien. Au milieu de troupes novices, animées par l'enthousiasme et le patriotisme, mais ignorantes des plus simples éléments du métier des armes, l'artillerie seule possédait l'instruction militaire. La première bataille de la Révolution ne fut qu'une canonnade, et le nom lui en est resté. Mais, si cette affaire de Valmy occupe dans l'histoire une place considérable pour avoir décidé la retraite de l'armée de Brunswick, bien d'autres actions semblables se produisirent à la même époque sur tous les points de la frontière.

"Après la retraite de l'armée du Rhin dans les fameuses lignes de Wissembourg, il y avait constamment, non seulement encore Gouvion Saint-Cyr, des combats : l'artillerie dans lesquels l'artillerie française, étant ce qu'il y avait de plus instruit dans l'armée, riposta sinon avec de grands avantages, du moins à succès égal, et dont plusieurs pourraient être comparés à la canonnade de Valmy."

Ce qui déjà manquait à l'artillerie française, c'était le nombre, plutôt c'était les ressources matérielles nécessaires pour mettre sur pied un nombre suffisant de batteries. Avant les réformes de Gribeauval, les canons, alors lourds et encombrants, formaient dans chaque armée un parc qui embarrassait et retardait la marche des colonnes. Plusieurs batailles de la guerre de Sept ans furent perdues parce que l'artillerie, embourbée, dans de mauvais chemins, n'avait pu arriver à temps pour prendre part au combat. Pour remédier à ce grave inconvénient, on avait imaginé en France comme en Prusse et en Autriche, des canons plus légers, dite *canons à la Suédoise*, en souvenir de Gustave-Adolphe, leur premier inventeur, et servis par l'infanterie, qu'ils accompagnaient dans tous ses mouvements. Cette *artillerie régimentaire* ou ces *canons de bataillon*, comme on les appela aussi par opposition à *l'artillerie de parc* ou aux *canons de brigade*, causèrent plus de gêne à l'infanterie qu'ils ne lui apportèrent de protection. Gribeauval ne put les supprimer complètement, mais il les fit servir par le personnel de l'artillerie et les rendit bientôt inutiles en donnant une mobilité plus grande à l'artillerie de parc.

A la même époque, c'est-à-dire sous le règne de Louis XVI, des comités, qui ne tardèrent pas à se réunir dans un conseil supérieur de la guerre et dans lesquels siégeaient des hommes éminents tels que Guibert, Puységur, Gribeauval lui-même, élaborèrent une série d'ordonnances embrassant toute l'organisation militaire. Ces ordonnances, qui portent la date de 1788, et forment un ensemble des plus remarquables, contiennent des dispositions laissées dans l'oubli jusqu'à nos jours et récemment imitées par nous de l'étranger, qui nous les avait empruntées. Entre autres innovations, elles consacrèrent l'endivisionnement des troupes, déjà essayé sous le ministère du fameux comte de Saint-Germain, après avoir été mis en pratique par le maréchal de Belle-Isle, dans la retraite de Prague. Les 104 régiments dont se composait l'infanterie devaient être groupés en 24 divisions, d'un effectif moyen de 6,400 hommes. Gribeauval, fixant la proportion d'artillerie à 2 bouches à feu par 1,000 hommes, proposa d'affecter à chacune de ces divisions 3 divisions d'artillerie de 8 bouches à feu chacune. A ce compte il fallait, pour les 24 divisions d'infanterie, 72 divisions d'artillerie, soit 576 bouches à feu. Le personnel entretenu permettait, à la rigueur, d'en servir 588.

Lorsque la France mit sur pied 400,000 hommes (ce chiffre était atteint dès le mois de mai 1793,) il aurait fallu 800 bouches à feu pour leur donner seulement la moitié de cette proportion d'artillerie, mais le matériel faisait défaut. L'énergie du comité de Salut public et l'activité de Prieur de la Côte-d'Or, le Carnot du matériel, y pourvurent promptement ; mais, par la force des choses, et pour utiliser les canons de petit calibre que renfermaient les arsenaux, l'artillerie régimentaire avait reparu et chaque bataillon de volontaires eut ses canonniers et ses canons. En même temps était créée, à l'imitation de la Prusse, où elle existait depuis la guerre de Sept-Ans, l'artillerie légère, ou artillerie à cheval, qui, par sa mobilité et son audace, devint rapidement populaire dans toutes les armées de la République et redoutable à ses ennemis.

On ne voulut bientôt plus de cette artillerie, et l'artillerie régimentaire ne tarda pas à être abandonnée : elle tirait au hasard, sous la direction d'officiers inexpérimentés, habituait le soldat d'infanterie à ne se croire en sûreté que sous la protection immédiate des canons et imposait aux régiments une inquiétante responsabilité. On comprenait si bien les embarras dont elle était la cause que souvent, le jour d'une bataille, les canons de bataillon étaient relégués au parc d'artillerie en arrière de l'armée. C'est ce qui eut lieu en particulier à la bataille d'Hélioplolis, où les 12,000 hommes de Kléber furent appuyés, à l'exception de toute artillerie régimentaire, par 30 bouches à feu que servaient 3 compagnies d'artillerie à cheval et 2 compagnies d'artillerie à pied.

L'armée de réserve qui combattit, le 14 juin 1800, à Marengo n'avait que 11 bouches à feu pour 30,000 hommes : aussi cette artillerie fut elle écrasée par l'artillerie autrichienne ; mais, l'année suivante, l'armée d'Italie, réorganisée sous les ordres de Bruns, comptait 160 canons pour 70,000 hommes. Il n'était plus question de canons de bataillon. La grande armée de 1805, forte de 186,000 hommes, était pourvue d'une artillerie comprenant 310 pièces, moins de 2 bouches à feu par 1,000 hommes, et, quelques jours après l'éclatant triomphe d'Austerlitz, Napoléon écrivait au général Songis, premier inspecteur général de l'artillerie : "Je n'avais pas assez d'artillerie à la dernière bataille." Et, cependant, les troupes qui avaient combattu à Austerlitz, formées avec les soldats d'Egypte, de Marengo et de Hohenlinden, organisées et exercées au camp de Boulogne, passent à bon droit pour les meilleures troupes dont l'histoire ait gardé le souvenir ; mais Napoléon reconnaissait lui-même que sa victoire eut été plus facile et plus complète si ces excellentes troupes avaient été appuyées par une artillerie plus puissante.

Après le traité de Presbourg, dans le court intervalle de temps qui sépara la campagne d'Autriche de la guerre contre la Prusse, entre Austerlitz et Iéna, Napoléon ne fit rien pour remédier à son infériorité en artillerie. Il faillit payer par un désastre ce dédain de sa propre expérience. Lorsque, dans la plaine de Grafenchen d'Eylau, il dut combattre avec 250 bouches à feu contre 400 et qu'un de ses corps d'armée tout entier, celui d'Augereau, fut écrasé sur la neige par l'artillerie des Russes. Dix ans plus tard, à Sainte-Hélène, le souvenir de la sanglante journée du 8 février 1807 lui inspirait ce cri de retour sur le passé : "Il se peut qu'un général plus habile et plus manœuvrier que son adversaire, ayant une meilleure infanterie, obtienne des succès pendant une partie de la campagne, quoique son parc d'artillerie soit inférieur, mais un jour décisif d'une action générale, il sentira cruellement son infériorité en artillerie."

L'audace heureuse et les manœuvres habiles d'un général d'artillerie assurèrent à Napoléon la victoire de Friedland, et, après la paix de Tilsitt, il s'empressa d'augmenter le nombre de ses canons ; mais au lieu de renforcer suffisamment le personnel de l'artillerie, il eut recours, pour des motifs d'économie, à l'expédient de l'artillerie régimentaire ou des canons de bataillon. Chaque régiment d'infanterie reçut alors deux pièces de canon et trois caissons qu'il dut traîner avec lui. Les résultats de cette mesure furent des plus médiocres et, bien que l'artillerie proprement dite eût été augmentée, elle se trouva encore, à la bataille d'Essling, inférieure à l'artillerie autrichienne.

Par suite de la rupture du grand pont jeté sur le Danube, les parcs ne purent passer sur la rive gauche du fleuve cent quarante-quatre bouches à feu, insuffisamment pourvues de munitions, durent lutter contre plus de trois cents, et la perte complète de l'armée française ne fut évitée que grâce à la valeur des troupes, à la sûreté des généraux et au dévouement de l'artillerie. Six semaines après ces deux terribles journées, le champ de bataille de Wagram devenait le théâtre du plus formidable duel d'artillerie qu'on eût encore vue, et, pour la première fois, cent bouches à feu y manœuvraient en une seule masse sous un même commandement ; à dater de ce jour, la proportion d'artillerie alla toujours en augmentant dans les armées de Napoléon comme dans celles de ses adversaires. La grande armée, qui franchit le Niemen pour entrer en Russie, le 24 juin 1812, amenait avec elle 1,200 canons pour un total de 414,510 hommes (infanterie et cavalerie) ; mais les combats, et surtout les maladies et la fatigue, réduisirent bientôt les effectifs, tandis que le nombre des pièces ne diminuait pas. A la Moskowa, la partie de l'armée française figurant sur le champ de bataille présentait un effectif de 142,008 hommes avec 563 bouches à feu ; les Russes avaient 600 pièces pour un effectif qu'il est assez difficile de préciser, mais que l'on peut évaluer à 150,000 hommes. "C'est à coups de canon qu'il faut écraser les Russes", s'écriait Napoléon lui-même pendant cette sanglante bataille.

La force numérique de l'artillerie atteignit son apogée en 1813. L'effectif total de l'arme, non compris les contingents alliés, s'éleva alors à 80,273 hommes, répartis en 340 compagnies susceptibles de servir plus de 2,500 bouches à feu. Une grande partie de ces compagnies se trouvaient aux armées d'Espagne, d'autres en Italie et sur les côtes de France et de Hollande. La grande armée de 1813 comprit, dans la première partie de la campagne, 636 bouches à feu pour 289,000 hommes.

Après l'armistice de Pleswitz, l'effectif de l'armée s'éleva à 425,000 hommes, le nombre des pièces de canon à 985. Il y eut d'épouvantables canonnades particulièrement à Bautzen, où, le second jour de la bataille, cent pièces de la garde, réunies à quatre-vingts canons du 6e corps formèrent un centre de l'armée, sous la direction du maréchal Marmont, une grande batterie qui écrasa tout ce qu'elle avait en face d'elle ; à Wachau et à Leipzig, où, le 16 comme le 18 octobre, aucun des adversaires ne pouvant remporter d'avantages décisifs, la bataille dégénéra en un échange meurtrier de coups de canon, et où Napoléon ne fut contraint à la retraite que par le manque de munitions.

On dira qu'une telle accumulation et un tel emploi de l'artillerie ne sont plus la guerre, mais le triomphe de la force brutale sur l'habileté des généraux et la valeur des troupes. Gouvion Saint-Cyr, le plus compétent peut-être de tous les écrivains militaires, l'a dit en effet : "Réduite à de justes proportions, l'artillerie est du plus grand secours pour une armée ; mais, augmentée outre mesure, elle contribue plutôt à l'affaiblir en gênant ses mouvements. L'abus qu'on en a fait dans ces derniers temps (Saint-Cyr vent parler de 1812 et de 1813) est un signe de décadence..."

.....A point de vue de l'art, c'est vrai, et Gouvion-Saint-Cyr, qui se plaisait à manœuvrer les bataillons sur un terrain de combat, comme les pièces d'un jeu d'échecs sur leur damier, si bien que les soldats eux-mêmes l'avaient surnommé le joueur d'échecs, devait, plus que tout autre, gémir de cette décadence... Mais en supposant pour un instant que le maniement de ces masses brutales d'artillerie soit livré au hasard et n'ait pas besoin d'être confié à des mains habiles, que faire à cela ?

On ne peut lutter contre l'artillerie qu'avec une artillerie à peu près équivalente... Napoléon augmenta la sienne en 1813, non seulement pour suppléer à la valeur de ses jeunes troupes, mais encore pour pouvoir lutter contre des forces numériquement triples, et ses adversaires cherchaient à neutraliser son génie par la violence de leurs canonnades. Au commencement de cette guerre de 1813, le prince Eugène de Wurtemberg, à qui l'on présentait Blücher, rappelait au vieux maréchal prussien le rôle de hussard qu'il avait si brillamment rempli dans les premières guerres de la Révolution.... "Des hussards ! ît Blücher en interrompant le prince ; cela ne prend pas sur Bonaparte : il n'y a que le grand nombre de canons qui puisse agir sur lui...." Et Napoléon, de son côté, voyant à la bataille de Wachau, l'artillerie des alliés groupée en grandes masses, s'écria : "Je leur ai donc enfin appris quelque chose !"

Déjà, à la bataille de Gross-Beeren, livrée le 22 août, lors des regards de Napoléon, le général prussien Bulow avait écrasé le 7e corps de l'armée française, composé des troupes saxonnes et de la division Durutte, sous le feu d'une grande batterie de 90 pièces et décidé ainsi la défaite du maréchal Oudinot.

L'énorme proportion de l'artillerie dans les différents corps de l'armée française en 1814, proportion qui tenait à l'extrême réduction des effectifs, fut certainement une cause d'embarras ; il était difficile dans les marches de protéger ces longues colonnes de canons et de caissons contre les insultes des Cosaques et de la cavalerie légère ; mais, sur les champs de bataille, il ne semble pas qu'on ait eu à s'en plaindre.... A la Rothière, en particulier, Napoléon, écrasé sous les forces quadruples des alliés, aurait peut-être péri avec son armée, dès le début de la campagne, malgré l'énergique résistance de Gérard et d'Oudinot, si l'artillerie du corps de Marmont, qui comptait jusqu'à dix bouches à feu par mille hommes (40 canons pour 4,000 hommes), n'eut contenu, pendant plusieurs heures, les progrès de l'ennemi.

Dans la campagne de 1815, l'armée qui combattit à Ligny et à Waterloo avait 374 bouches à feu pour 120,000 hommes, c'est-à-dire à peu près la même proportion qu'en 1813. Sur le champ de bataille même de Waterloo, 240 de ces bouches à feu figurèrent avec 70,000 hommes. Les Anglais avaient 196 pièces pour 70,000 hommes. L'armée prussienne comptait au même moment 304 pièces pour 116,000 hommes. La proportion d'artillerie avait donc suivi les progrès, depuis le commencement des guerres de la Révolution, une marche ascendante : elle avait fini par égaler et même par surpasser la proportion en usage dans les armées étrangères.

Il n'en fut plus de même après la paix. Des motifs d'économie firent oublier les leçons de la guerre et de l'expérience. L'artillerie subit à plusieurs reprises des réductions considérables et, quoique légèrement augmentée dans les dernières années du deuxième Empire, elle ne pouvait atteler en 1870 que 1,64 batteries de campagne ou 984 bouches à feu, alors que l'armée d'invasion en comptait 1,560.

Général THOUMAS.

(Dans le *Temps*.)

Avant de se mettre au lit, Bébé va faire sa prière.

Sa bonne lui dit de demander au bon Dieu de le rendre plus sage.

—Je suis bien malheureux, dit Bébé ; tous les soirs je le demande au bon Dieu, mais il faut croire que le bon Dieu ne veut pas. Ce n'est pas ma faute.

Deux dames sont saluées à la promenade par un homme mûr et chevelu :

—Quel est celui-là ? dit l'une.

—Un vieux poète, répond l'autre, qui a un brillant avenir derrière lui.

Cancans mondains.

—Tiens, pourquoi Mme X.... porte-t-elle toujours des robes blanches ?

—C'est pour que ses cheveux paraissent plus noirs.

Au jeu des questions :

—Quelles sont les lettres les plus fragiles ?

—Ce sont les B, puisque les bécasses.

Pensées et maximes.

La vie est trop flattée, la mort trop calomniée : le sage qui sait user de l'une, et ne pas redouter l'autre, les compare ensemble et leur rend justice.

YOUNG.

La superstition est une vertu, quand la reconnaissance en est le motif.

PYTHAGORE.

La prospérité fait naître les amis, l'adversité seule les éprouve.

FLÉCHIER.

Une méprise très commune, c'est de confondre le luxe avec le goût.

DUCLOS.

Il n'y a point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

VAUVENARGUES.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeu de mots ; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité : la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis, et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrement le sien ; on discute pour l'éclairer, on l'arrête avec la dispute ; chacun l'instruit, chacun l'amuse, tous s'en vont contents ; et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

J.-J. ROUSSEAU.

Quand on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de la vie ; on la traîne.

VOLTAIRE.

Le caractère n'est jamais petit quand l'homme est bon.

STAHL.

Il ne faut s'occuper du mal que pour en tirer du bien.

LA HARPE.

On songe plus à lire beaucoup qu'à lire utilement.

ROLLIN.

Ceux qui ont le plus de défauts sont les premiers à remarquer ceux des autres.

BACON.

On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

La douceur est une espèce de parfum qui plaît au cœur, mais qui l'affadit quelquefois.

SAADI.

Nous tenons à la vie, comme d'anciens locataires que l'habitude familiarise avec les incommodités de leur demeure.

SÉNÈQUE.

Des idées générales jointes à une grande prétention mettent sur la route des plus affreux malheurs.

GŒTHE.

Il vaudrait mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.

PLINE.

Il n'est pas moins essentiel pour le bonheur de conserver des désirs que de les satisfaire.

DUCLOS.

La douceur est la grande amie et la compagne inséparable de la chasteté.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Dieu est la loi éternelle parce qu'il est la souveraine raison.

SAINT AUGUSTIN.

Ce qui ne coûte rien ne vaut rien !

J. DE MAISTRE.

La loi morale est la base de toute société. Sans elle, aucune association d'hommes ne peut exister, pas même une association de voleurs.

PLATON.

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes ; mais c'est pour y penser toujours.

MME SWETCHINE.

Le gibet est une flatterie pour le genre humain : on pend de temps à autre trois ou quatre personnes pour laisser croire aux autres qu'il n'y a que des honnêtes gens.

DUCROQ.

Quelle admirable recette de bonheur : savoir se passer !

VICTOR JACQUEMONT.

Le peuple, quand il est maître, a ses flatteurs comme les rois.

D'AGUESSEAU.

Cherche médecin.

—Docteur, c'est affreux ! je ne peux pas fermer l'œil quand je suis couché.

—Diable !

—Et ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à mon bureau je dors tous le temps.

—Ah ! ah !

—Que faut-il faire, docteur ?

—Dame ! allez à votre bureau la nuit.

Les deux derniers comblés :

Le comble de l'épatement pour une cantatrice enrhumée :

—Retrouver sa voix (Savoie) dans une carte de France.

Le comble de la bêtise :

—Aller chez un pharmacien demander une solution de continuité.

Si le mot suivant, qu'on lui attribue, n'est pas inventé, Toto promet de devenir d'une assez jolie force à la riposte.

Sa maman le gronde sévèrement parce qu'il vient d'attacher une casserole à la queue du chien de la maison, qui s'est sauvé dans l'escalier avec un bruit rappelant des abois affolés.

—C'est très vilain et très méchant de faire du mal à ce pauvre petit chien.

—Mais non, pas mal, puisque ça l'amusait.

—Menteur ! Pourquoi se serait-il sauvé ?

—Pour pas que je la lui reprenne, sa casserole !

Le jeune X.... fait la cour à une riche veuve.

—Madame, lui dit-il hier en lui offrant un bouquet, vous embellissez tous les jours.

—Oh ! vous exagérez, fit la veuve en minaudant.

—Eh bien ! repartit X...., mettons tous les deux jours.

Un mot du czar :

Un hypnotiseur, lisant de pensées, a donné il y a quelques jours une représentation au palais d'hiver à St-Pétersbourg. A un moment il a voulu lire la pensée du czarewitch. Après dix minutes d'allées et venues, il prit une bague que le czar porte au petit doigt. C'était bien l'objet auquel avait pensé le jeune grand-duc.

"Je ne lis pas les pensées, dit le czar en souriant et en remettant la bague à son fils, mais il y a longtemps que je sais que tu es envie de ce diamant. Prends-le."

Une Merveilleuse Histoire

RACONTÉE EN DEUX LETTRES.

DU FILS : "28 Cedar St., New York, 28 Octobre, 1887.

"*Messieurs*. Mon père demeure à Glover, Vt. Il a beaucoup souffert des scrofules, et la lettre ci-jointe vous dira les merveilleux effets produits par la SALSEPAREILLE D'AYER. Je crois que son sang doit avoir été infecté depuis dix ans au moins ; sans autre signe extérieur qu'une légère plaie scrofuleuse au poignet. Il y a cinq ans de nombreuses ulcères commencèrent à se montrer, et peu à peu se multiplièrent à tel point que son corps entier en fut couvert. Je vous assure, messieurs, que sa position était bien critique quand il commença à se servir de votre médecine. Maintenant il y a très peu d'hommes de son âge qui jouissent d'une meilleure santé. Je pourrai facilement nommer cinquante personnes prêtes à certifier de la vérité des faits que j'avance.

A vous sincèrement, "W. M. PHILLIPS."

DU PÈRE : "C'est pour moi un plaisir, en même temps qu'un devoir, de venir auprès de vous attester ma reconnaissance les bienfaits que j'ai obtenus par l'usage de la

Salsepareille d'Ayer.

Il y a six mois mon corps était complètement couvert d'une terrible humeur et de plaies scrofuleuses. Cette humeur me causait des démangeaisons constantes et intolérables, et à chaque mouvement de mon corps je pouvais le peindre en différentes couleurs, et le sang coulait. Mes souffrances étaient terribles, la vie était pour moi un fardeau. Je commençai l'usage de la SALSEPAREILLE AYER au mois d'Avril dernier, et je l'ai continuée depuis lors. Un changement immédiat commença à se produire ; les plaies se sont cicatrisées, et ma santé est devenue parfaite en tous les points, de sorte que je suis capable de faire une bonne journée de travail, quoique j'aie soixante treize ans. Plusieurs me demandent comment je suis parvenu à obtenir une guérison si complète, alors qu'il me croyaient incurable ; et je leur dis que je vous raconte aujourd'hui. Glover, Vt., 21 Oct., 1887.

A vous sincèrement,

HIRAM PHILLIPS."

La SALSEPAREILLE D'AYER guérit les Scrofules et toutes les Affections Scrofuleuses. Elle restaure le sang de toute impureté, et restaure la vitalité et la force à tout le système.

PRÉPARÉE PAR

Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

Vendue par tous les Droguistes, prix $1, six pour $5.

Ils s'en allaient sur le trottoir devant moi, raconte Pierre Véron. La femme en bonnet, le mari en blouse. Deux artisans.

La femme gourmandait l'homme visiblement titubant et empâté. Il essayait de se défendre.

—Non, c'est dégoutant, s'écriait-elle ; un père de famille se mettre dans un état pareil.

Lui, alors, avec des efforts de langue :

—Ne te fâche pas, fait-il très juste, c'est à cause des camarades. Tous gris ! Tous ! Alors, tu comprends, on ne peut pas se faire remarquer !

—Une amusante anecdote racontée par les frères Lionnet, dans le volume de souvenirs qu'ils viennent de publier.

L'acteur X.... a été donné par dame nature d'une paire de pieds d'une longueur fantastique.

Un jour, sur les boulevards, il s'approche d'un commissionnaire et pose cérémonieusement sur sa boîte à cirer l'une de ses extrémités. Celui-ci, tout en faisant la grimace, entreprend sa rude tâche.

Au premier pied, tout va bien encore ; mais, arrivé au second, l'Auvergnat, hésitant, à bout de forces, jette ses bras ses et s'écrie :

—Ah ! ma foi ! bougri, j'y renonce ! j'aime mieux frotter un appartement !

Taupin est invité à dîner chez le préfet de ***.

Dans la soirée, Mme la préfète se met au piano pour distraire les convives, et fait preuve d'un certain talent.

Taupin s'approche galamment et, de sa voix la plus douce :

—Savez-vous, madame, que vous secouez la tirelire avec beaucoup de chic !

Un compositeur célèbre assiste à une soirée où l'on exécute sa musique.

Une dame, invitée à chanter, fait beaucoup de minauderies pour s'y refuser.

—Je t'en prie, cher maître, que j'en peux, s'écrie-t-elle.

—Et moi donc ! dit le cher maître.

Une remarque d'actualité :

Chaque fois qu'un souverain prend la parole, les autres souverains ont l'air de ne pas croire au traître mot de ce qu'il vient de dire. Ils s'empressent de faire déclarer dans leurs journaux que tout ce qui a été dit ne compte pas.

Ce n'est peut-être pas le meilleur moyen d'assurer le prestige monarchique.

Au temps où Labiche collaborait à je ne sais plus quelle comédie avec Legouvé, le concierge de celui-ci, qui est possédé, paraît-il, de la manie de rattacher à l'Académie française toutes les visites que reçoit son locataire, se dit à part lui, la première fois qu'il vit monter M. Labiche ;

—Encore un qui vient poser sa candidature pour la prochaine élection.

M. Labiche revint le lendemain, puis le surlendemain, puis les jours suivants. Pendant un mois entier, on le vit régulièrement tous les jours à la même heure. Et il continua le mois suivant. Le concierge n'en revenait pas.

Enfin à la trente-cinquième visite, n'y tenant plus, il sortit de sa loge, et s'approchant respectueusement de M. Labiche, lui dit avec commisération :

—Mais, monsieur, vous faites toujours vos visites au même, vous n'aurez jamais les voix des autres !

Pris sur le vif :

Un père bien convaincu prêche le mariage à sa fille.

—J'ai un affaire, lui dit-il, et si tu veux te marier, tu n'as qu'à parler.

—Je veux bien, reprit l'ingénue ; mais comment est-ce, ce jeune homme ?

—Ma chère, c'est un garçon très sérieux.

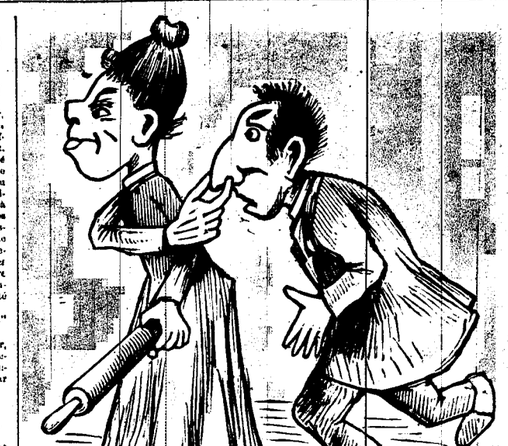
—Très sérieux ! Alors, cherche m'en un autre !

L'aplomb de certains charlatans ne connaît plus de bornes.

Il y a quelques jours, un pauvre malade, se traînant à peine, est introduit dans le cabinet d'un de ces médecins empiriques dont les réclames étonnées remplissent les journaux.

—Depuis quand êtes-vous malade, lui dit-il, je vais de mal en pis, et je sens bien que je n'en relèverai pas. Et pourtant vous êtes prodigue de belles promesses ! Tenez, voici votre dernière annonce que je trouve encore dans mon journal de ce matin : Dix mille guérisons par an.

—Certainement, mon cher monsieur, certainement, fait le charlatan sans se déconcerter le moins du monde. Mais voilà, vous aurez eu le malheur de venir le dix mille et unième.



Voilà une femme raisonnable !

Pourquoi est-elle raisonnable ?

Parce qu'elle conduit son mari à la maison qui vend à meilleur marché dans le Sud.

W. G. TEBAULT,
MEUBLES,
37, 39 ET 41 RUE ROYALE.
20 déc—1an Dim. Mer Ven

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.
CHEZ
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravés aux prix les plus réduits
Tous genres faits sur commande.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DU MONDE CONTRE L'INCENDIE.
Plus de $40,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte, aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091.
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290.
DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.
NEWTON BUCKNER, Chairman. RODOLPH WOESTE. A. DELVAILLE.
JNO. W. LABOUISSE.
HENRY V. HOGEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire.
12nov—87—1an

BABY CARRIAGES,
54 and 56 Baronne,
R. P. RANDALL.

COAL ! COKE !
CHARBON RAYMOND.
45 CENTS LE BARIL,
Anthracite gros pois Egg et Nut. Charbon nul. Coke Connellsville. Coke de gaz au prix du marché.
W. G. Coyle & Cie,
47 Rue Carondelet
1er sept—6m—dim. mar. ven

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils.
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglais et Américains aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Suisses, Nottingham Madras Turcoms
RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES.
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances.
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Etoffes pour Rideaux
8 nov—1an

LOUIS FRIGERIO,
OPTICIEN,
167.....Rue du Canal.....167
Instruments d'optique, de voyage, de marine et de mathématique.
Il est la seule spécialité de la réparation d'instruments de tous genres. Longues-vues et lorgnons d'opéra, lunettes, binocles, articles pour dessin, etc.
Réparations de montres.
Couteaux de poche, ciseaux, etc.
fév—1an—Dim Mar—Jeu

Portraits au Crayon
J. EMILE BIVOIRE, Artiste
10 rue Toulouse.
11nov—1an

LEON QUEYROUZE,
GROCER EN GROS,
Importateur de
VINS ET LIQUEURS
Et marchand de
Produits des Campagnes et de l'Ouest
RUE DECATUR

THE NEW-ORLEANS BEE.
L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.
Subscription Terms:
By Mail—Payable in advance, postage prepaid.
Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.
Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.
Per annum, $2; six months, $1.50; three months, 75 cents.

Avis aux Contribuables.

BUREAU DU BOARD DES ASSESSEURS D'ÉTAT, Paroisse d'Orléans.
Salle No. 15, Hôtel de Ville.

Toutes les personnes tenues de payer une taxe quelconque sur des propriétés bien meubles et immeubles, sont prévenues que, conformément à la section 22 de l'article 96 de la loi de revenus de 1882 les tableaux d'assessement, pour 1888, des différents districts d'assessement de la paroisse d'Orléans, seront exposés à ce bureau pendant une période de vingt jours à partir du 1er mars jusqu'au 20 mars 1888 inclusivement, pour être examinés et corrigés par qui de droit.

Les contribuables sont instamment priés de profiter de l'occasion qui leur est offerte de faire valoir leurs objections contre les assessements qu'ils concernent et, s'il y a lieu, d'ab contester l'exactitude de l'évaluation portée sur leur rôle.

W. B. BROCKETT, Président.
19fév—au 1er mars.

DATE DE FONDATION, 1805
COMPAGNIE
D'ASSURANCES
— DE L